

L'AMBIGUÏTÉ D'UNE DESCRIPTION FACTUELLE : CULTURE "À PART" OU CULTURE À PART ENTIÈRE ?

*

Privé par la parcellisation des tâches d'une bonne partie de ses valeurs propres, le monde du travail manuel n'en reste pas moins socialement en marge. Pour une partie de ses participants (ceux qui font les 3 x 8 et la journée continue), le temps se déroule sur un rythme qui les isole.

Le travail manuel - et c'est peut-être l'essentiel - ne mène nulle part. Dans les périodes précédentes, le métier et sa continuité s'opposait déjà à la carrière, à la promotion, par changement de fonction. Il en est de même aujourd'hui à la différence qu'il n'y a presque plus de métiers.

Les personnes interrogées ont un "cursus" qui, pour la grande majorité, exclut la notion de carrière. Elles ont changé souvent - par obligation - de poste de travail, de genre de travail, voire de métier, d'entreprise. Elles ont répondu ainsi le plus souvent à des contraintes imposées du dehors et leurs rares initiatives ne visaient pas une véritable promotion.

Le travail manuel est sans avenir. La vie professionnelle d'un travailleur manuel en 1977 est encore constituée d'une succession de "présents" et d'une succession d'apprentissages. Les personnes interrogées n'exercent à peu près jamais le métier qu'elles ont appris. Elles ont le plus souvent acquis leurs compétences successives "sur le tas". Ceci n'est pas vécu négativement, au contraire. La capacité de réaliser des apprentissages successifs, d'apprendre vite est valorisée. Elle apparaît comme une des formes actuelles de la culture technologique : une "compétence gestuelle générale" qui se traduit par une grande faculté d'adaptation. La capacité de "faire" et d'apprendre à faire est valorisée, mais elle non plus ne conduit à rien, sinon à conserver ou à retrouver un présent de travail.

Il existe donc une opposition, quotidiennement vécue et effectivement perçue, entre trois couples antinomiques : le monde du travail manuel (vécu comme une succession de situations identiques à elles-mêmes) et celui des carrières professionnelles ; la formation par apprentissage direct (qu'on estime la meilleure mais dont on sait qu'elle ne conduit à rien) et la formation scolaire ; les relations du travail, informelles, concrètes (entraide), égalitaires et l'organisation hiérarchique des entreprises et de la société dans son ensemble . (...)

Tous travaillent et produisent en dehors du lieu de travail, principalement chez eux. Nous disons "travaillent et produisent" et non pas "bricolent" parce qu'il s'agit d'un véritable travail et d'une véritable production.

Le champ en est énorme. Il comprend pratiquement tout ce qui concerne l'aménagement, la décoration et l'entretien de la maison ainsi que des parties importantes de sa construction ; des tâches quelquefois très poussées d'entretien mécanique ; des tâches féminines traditionnelles, mais actuellement en recrudescence comme la confection de vêtements. Dans les régions où c'est

possible (Lorraine, Choletais) se développe un "néo-ruralisme" qui est d'abord le fait des travailleurs manuels. Il se traduit par le jardinage mais aussi par l'élaboration artisanale ou "paysanne" de produits alimentaires finis (charcuterie, conserves).

Certains sont spécialisés, préfèrent une tâche à une autre. Beaucoup ont des capacités multiples. La capacité d'apprentissage, dont nous parlions précédemment, fait que tandis que le système les spécialise, en dehors du système se développent des ouvriers polyvalents, capables d'interventions multiples et d'assimiler rapidement une technique nouvelle.

Ainsi le travail "perdu" dans l'entreprise se retrouve à la maison. Ce "travail libre" est jugé comme travail au sens le plus profond du terme, justement parce qu'il ne supporte aucune contrainte. La fierté de ceux qui l'exécutent consiste à le finir, à le fignoler, pour qu'il soit supérieur à ce que l'on peut faire soi-même, selon les normes, dans une entreprise. Il est jugé comme une création parce qu'il est complet, parce qu'il a été réalisé de bout en bout, de la conception à l'exécution par un homme ou par une équipe, parce que l'on a appris tout seul, sans contrainte, les techniques nécessaires.

Les motivations économiques ne sont évidemment pas absentes de ce développement du "travail libre". Mais la nécessité objective n'est qu'une partie de la motivation économique. Quand on dit "je fais moi-même : c'est économique", il ne s'agit pas d'un gain financier, mais de la stricte rationalité de l'économie domestique. Ce n'est pas un palliatif à l'absence d'argent. C'est la norme. L'appel à l'entreprise ne démontrerait pas l'aisance financière mais l'absence de capacités personnelles, de savoir-faire, donc de savoir organiser une économie domestique . (...)

De par les conditions de sa réalisation, le travail libre est travail à la maison, pour la maison et pour la famille. Il renforce les tendances au repli sur l'habitat et la famille.

La classe ouvrière n'a jamais eu l'initiative d'habiter. Elle n'a jamais pu concevoir ou construire son habitat, mais elle avait adapté à ses besoins tous ceux qui lui étaient imposés : vieux quartiers bourgeois déclassés, quartiers prolétariens bâtis pour la spéculation, cités diverses, produits du paternalisme et des besoins du capitalisme de mono-industrie. En fait, les travailleurs attachaient moins d'importance au logement lui-même qu'aux possibilités d'autonomie de leur petit groupe familial spécifique, offertes par l'ensemble quartier-logement.

En 1977, par contre, nous constatons un rejet violent et unanime de ce logement sans prolongement qui est la cellule du grand ensemble et du grand ensemble lui-même d'où la vie sociale a été chassée.

Se dessine une stratégie de l'habitat que l'on peut résumer ainsi :

- on n'habite un H.L.M. ou grand ensemble que si l'on ne peut pas faire autrement ;
- on s'accroche aux vieux habitats (immeubles parisiens, coronas miniers) ;
- on accède à la propriété de la maison individuelle, si cela n'est pas géographiquement impossible, en faisant tous les sacrifices financiers nécessaires.

La maison personnelle, c'est d'abord un espace en plus (espace extérieur, annexes), non modelé, où l'on peut vivre en partie hors de l'espace d'apparat. C'est quelque chose de non fini. Même si l'on est content de la montrer apparemment finie, elle est perfectible. Et transformable. Elle est l'objet sur lequel va s'exercer le "travail libre". Mais parallèlement, elle en est le support. La maison est par nature plus qu'un logement-dortoir, qu'un lieu de loisir. Elle est aussi espace pour travailler, atelier, espace pour stocker les aliments qu'on transforme.

La maison ou le vieil appartement transformable c'est l'espace-refuge. C'est le pôle opposé au lieu de travail. Ce l'est d'autant plus que les autres espaces-refuges (quartier avec ses bistrotts) sont souvent détruits ou formalisés (donc rendus inutilisables). On y cherche la satisfaction que l'on ne trouve pas ailleurs. En l'édifiant au maximum. En vivant à travers cette édification, ce travail, en relation privilégiée avec le petit groupe familial.

La famille ouvrière traditionnelle a eu comme caractéristique de ne pas avoir de fonction de transmission de patrimoine, de capital accumulé. C'est une famille pour elle-même, pour les gens qui sont là maintenant, presque sans passé et sans compte à rendre à l'avenir. C'est aussi, l'enquête l'a confirmé, l'élément de base d'une société qui se renouvelle constamment par de nouveaux apports d'origine rurale . (...)

(Retrouvant à propos de la "demande de loisirs incertaine", de "la vie relationnelle intense", du "contre-modèle de relations sociales", du "modèle de consommation revu et corrigé", les mêmes caractéristiques mêlées d'accomodation aux contraintes et de "dissidence", l'auteur ne peut que renvoyer à la "culture populaire de demain" le soin de trancher ce que signifie celle d'aujourd'hui :)

Ces valeurs sont-elles illusoire ? Leur maintien sert-il seulement à cacher une "dépossession" de la culture cultivée dont la classe ouvrière serait victime ? Nous ne le pensons pas. Il ne peut y avoir dépossession s'il n'y a jamais eu possession. Les travailleurs ne sont pas frustrés de ne pas accéder à une culture qu'ils ne connaissent qu'à travers un modèle de consommation, dont certains aspects leur demeurent étrangers et à travers l'image qu'en donne une école qu'ils suspectent. Par contre, ils sont dépossédés de leur propre subculture par l'action conjuguée de la concentration des entreprises et de la division du travail, de l'industrie culturelle et du système scolaire de sélection. Et ce n'est pas en faveur de la culture cultivée, c'est au bénéfice, si l'on ose dire, d'une plus grande pauvreté culturelle. Ils n'ont pas le choix entre la subculture populaire et la culture cultivée, mais entre l'appauvrissement par la culture de masse et le développement à partir des réalités survivant aujourd'hui, de la culture populaire de demain .

P. Belleville, "Attitudes culturelles actuelles des travailleurs manuels", in Les cultures populaires, Toulouse, Privat, 1979, p. 93-102.